

l'édification d'une histoire de Belgique et la seconde nous propose une lecture de l'histoire de la Wallonie.

Grosso modo, la première partie est demeurée identique à ce qu'elle était dans la première édition. Certes, les données biographiques sont plus développées, l'ouvrage s'est enrichi de quelques précisions utiles et se veut plus didactique mais pour l'essentiel la démonstration demeure ce qu'elle était, brillante et limpide. Hervé Hasquin s'attache en effet à l'analyse de l'histoire de Belgique telle qu'elle s'est écrite à partir de l'existence du jeune État. Lorsque celui-ci voit le jour, après les journées de septembre 1830, il paraît fragile et peu consolidé. Des historiens 'patriotes' vont s'atteler à la rédaction d'une histoire de Belgique unitariste et anti-française. Bien avant Pirenne, c'est l'histoire du comté de Flandre qui est privilégiée mais cette histoire demeure balbutiante. Elle est le fait d'érudits et non d'historiens professionnels. Le grand changement viendra, on s'en doute, des travaux d'Henri Pirenne. En fait, le rôle de trois personnalités est à épingle : Edmond Picard, Godefroid Kurth et Henri Pirenne. Avocat brillant, Picard lance, en 1897, le concept de 'l'âme belge', une forme d'amalgame des âmes germanique et latine qui contribue à l'originalité de l'État belge. Sur le plan historique, le concept trouve ses prolongements dans les travaux de Godefroid Kurth. C'est non pas à la Flandre mais au Brabant que l'historien arlonais attribue un rôle capital dans le processus de formation de l'État belge. Comme ses prédécesseurs, il est viscéralement anti-français. Malgré les apports

HERVÉ HASQUIN

«Historiographie et politique en Belgique»

Bruxelles/Charleroi, Éditions de l'ULB/Institut Jules Destrée, 1996, 240 p.

Hervé Hasquin nous présente ici la troisième édition de cet ouvrage initialement paru en 1981 à l'initiative de l'Institut Jules Destrée. Quinze ans plus tard, l'enfant a grandi, l'ouvrage n'est plus tout à fait le même. Notons tout d'abord la nouveauté de la préface. L'auteur y souligne l'importance des changements intervenus ces quinze dernières années. Il observe un double phénomène, d'une part l'évolution de la Belgique qui s'inscrit dans une évolution plus générale d'éclatement des états pluri-ethniques et d'autre part un regain d'intérêt pour l'historiographie en général. L'ouvrage s'articule autour d'une double grille de lecture : la première a pour but de démonter les mécanismes fondamentaux qui ont conduit à

indéniables de Kurth, c'est Pirenne qui sera le meilleur instrument du nationalisme belge au début de ce siècle. Sa démarche est scientifique, il met en évidence les origines d'une civilisation commune dont il intègre l'histoire dans un contexte européen. Il consacre de façon magistrale l'existence et l'essence de la Belgique donnant ainsi un véritable habillage scientifique aux thèses de Picard. Ses travaux soulagent en ce qu'ils confortent l'existence d'une nationalité belge dans un contexte où émergent les premières forces centrifuges même si le modèle de Pirenne est la Flandre et son bilinguisme séculaire.

C'est bien sûr dans le contexte exalté de l'après-Première Guerre mondiale que les thèses de Pirenne sont à leur apogée. Le décès de l'historien en 1935 se situe à un moment charnière. Le vote de la législation linguistique de 1932 et les progrès ainsi enregistrés en matière d'unilinguisme régional marquent la fin d'une certaine Belgique bilingue. C'est également l'époque où émerge une école historique authentiquement flamande. Les premières histoires de Flandre rédigées en néerlandais voient le jour. Les thèses de Pirenne ne subsistent qu'au travers d'un certain courant unitariste francophone qui n'a sans doute pas encore totalement disparu aujourd'hui. On assiste certes, dans le chef de certains, à une adaptation un peu forcée à l'évolution historique de la Belgique mais il n'en est pas moins vrai qu'il reste d'authentiques défenseurs de la Belgique unitaire et, qu'au-delà de ce qu'écrit Hervé Hasquin, il nous semble erroné de les situer tous sur la droite de l'échiquier politique.

Les théories de Pirenne voyant dans la Flandre du Moyen Âge une Belgique en devenir ne pouvaient que heurter les Wallons, grands absents des travaux de l'historien verviétois. Leur réaction ne s'est pas fait attendre, ceux-ci s'en prenant tout autant aux travaux de Pirenne qu'aux thèses de Picard sur l'âme belge. Au fond, les griefs wallons peuvent se résumer en trois points : 1) l'ignorance de l'histoire de la Principauté de Liège; 2) l'exaltation de l'époque bourguignonne; 3) le discrédit de la période française. Ces réactions wallonnes s'inscrivent dans un contexte plus général qui est celui du Congrès wallon de Liège de 1905 au cours duquel les congressistes se sont longuement attachés à la définition de l'âme wallonne. Pirenne a d'ailleurs eu en personne l'occasion d'exprimer ses thèses lors de ce congrès. En fait, c'est la place non seulement de l'histoire mais aussi de la culture qui est en jeu et les militants wallons de s'en prendre au détournement de sens du mot flamand accolé à nombre de productions artistiques.

L'auteur approfondit longuement la période de l'entre-deux-guerres. Aux silences et aux redites des années 1920 et du début des années 1930, il ajoute des éléments de sursaut qui s'inscrivent dans un mouvement plus général de polarisation croissante qui caractérise la fin de la décennie d'avant le second conflit mondial. De nouveaux concepts tel celui de 'communauté' font leur apparition mais ne sont pas perçus de la même façon des deux côtés de la frontière linguistique. Des historiens patentés commencent enfin à s'intéresser à l'histoire de la Wallonie, les questions essentielles émergent

timidement. Ce mouvement va s'amplifier au lendemain de la guerre, même s'il s'agit d'une conscience 'tardive' qui attendra les années 1960 pour connaître un certain engouement. A partir des années 1970, on peut dire que l'histoire de la Wallonie connaît une nouvelle phase d'accélération avec les travaux dirigés par Léopold Génicot d'abord et Hervé Hasquin ensuite.

Phénomène significatif à la fois de l'évolution institutionnelle et de l'histoire des mentalités, Hervé Hasquin intègre un nouveau chapitre consacré à Bruxelles. Il rappelle les deux conceptions en présence, celle des francophones qui défend la liberté linguistique et celle des Flamands qui repose sur une conception territoriale du droit. Hasquin présente l'évolution d'une capitale qui a connu un irréversible mouvement de francisation. Il met également en exergue l'hostilité déjà ancienne de certains intellectuels wallons à l'égard de la ville. Si Destrée sera le porte-parole le plus connu de cette tendance, force est de reconnaître que cette hostilité à l'égard de Bruxelles lui est antérieure puisqu'on la retrouve déjà en 1898 dans *L'Âme wallonne*, l'organe de la Ligue wallonne de Liège. Notons d'ailleurs à cet égard que les militants wallons de Bruxelles n'étaient pas loin de partager les thèses de Destrée. Ils estimaient n'avoir rien de commun avec les Beulemans et les Kakebroeck et raillaient eux aussi les parlers populaires de la capitale. Durant longtemps, les militants wallons de Bruxelles refusèrent de se confondre avec les francophones. Aujourd'hui, ce fossé entre Bruxelles et la Wallonie s'est approfondi dans le sillage du *Manifeste pour la Culture wallonne* (1983).

La seconde partie de la démonstration, d'importance plus restreinte, contient nombre d'éléments neufs. Elle débute par un plaidoyer pour la discipline historique, ses méthodes, sa rigueur et, pour employer un terme un peu désuet, ses valeurs 'civiques' non pas en tant qu'exaltation patriotique mais en tant que conscientisation et connaissance des enjeux et des luttes passées. L'auteur s'intéresse ensuite à la Wallonie en tant que réalité historique. Partant des mutations institutionnelles de ces vingt-cinq dernières années, il présente l'histoire d'un espace morcelé, complexe, uni par sa romanité, une région souvent champ de bataille et qui ne connaîtra l'amorce d'une unification politique qu'à la période française. L'industrialisation et ses conséquences économiques, sociales mais aussi politiques vont accroître les différences entre Flandre et Wallonie - même si les termes sont anachroniques pour l'époque - dans la Belgique du XIX^e siècle. Les quinze dernières pages résument les moments-clé de l'histoire du mouvement wallon et épinglent les événements marquants constituant à leur tour des germes de division.

Dans un contexte où l'histoire ne s'écrit plus de la même manière des deux côtés de la frontière linguistique, la réédition de l'ouvrage d'Hervé Hasquin vient à son heure. En effet, alors qu'aujourd'hui, de plus en plus de recherches se déclinent sur un découpage régional, il n'est pas superflu de rappeler que des histoires de Belgique ont connu des moments fastes. L'évolution esquissée nous rappelle aussi, une fois de plus, que l'historien n'échappe pas - pas plus hier qu'aujourd'hui - aux

interrogations de ses contemporains et aux enjeux du moment. L'histoire de la Wallonie et du mouvement wallon a cessé d'être considérée comme un objet non digne d'intérêt lorsque la Wallonie s'est inscrite dans la Constitution. Force est de constater qu'en Flandre, ce mouvement n'a pas suivi la même chronologie. Des *Geschiedenis(sen) van Vlaanderen* ont vu le jour bien avant que la Flandre ne devienne une réalité institutionnelle. Cette constatation nous renvoie aux interrogations sur l'identité qui se posent en termes distincts au nord et au sud de ce pays. L'ouvrage - avec d'autres - nous rappelle aussi qu'en l'absence de publications historiques de qualité, militants et érudits de tout bord ont souvent été disposés à s'autoproclamer historiens et à défendre des points de vue et théories qui n'avaient que peu de rapport avec les réalités historiques. Ce plaidoyer pour l'histoire nous rappelle dès lors que si l'historien n'est pas nécessairement au service de 'la' cause, il a néanmoins une responsabilité citoyenne, celle de former, d'informer, de baliser des sentiers inexplorés, de répondre à une demande sociale sous peine de voir des discours tronqués dériver vers un nationalisme destructeur.

Chantal Kesteloot